

MAGNIFIQUE
PRINTEMPS

Les
iden
tités ?

EXPO SITION

24 FÉV AU 27 MARS

À FLEUR DE PEAU
NOW I'M WHITE

PAR **M'BARKA AMOR**

📍 **Manufacture des Tabacs**
Salle d'exposition | Horaires BU

🕒 **VERNISSAGE 10 MARS 18H**



ESPACE
PANDORA
AGITATEUR POÉTIQUE

INFORMATIONS & RESERVATIONS

pointculture@univ-lyon3.fr

04 78 78 78 00

Manufacture des Tabacs
6 rue Pr. Rollet | Espace sud | Lyon 8^e

POINT
CULTURE

M'BARKA AMOR

M'BARKA AMOR vit et travaille à Lyon. Passionnée de dessin depuis l'enfance, M'barka s'oriente logiquement vers des études d'art plastique. Rapidement, elle constate l'étrangeté (au sens propre) de sa situation, son étrangeté face à un monde en décalage. « *Puisque c'est là où était [s]a place* », le punk et l'underground la séduisent. En désaccord face à l'institutionnel, « *rebelle devant l'institution, rebelle à tout formatage* », l'artiste se construit en dehors des écoles, puisqu'elle voulait « *tout de suite faire* », elle voulait « *être dans la matière* ». Comme une urgence, une nécessité de ne pas faire de détours, d'accomplir quelque chose. Donner vie à la matière cérébrale, donner forme.

M'barka pratique le théâtre, encore confrontée à la couleur de la peau : « *Vous êtes trop colorée pour ce rôle, Madame* », raconte-t-elle avec un sourire. Sa couleur de peau et ses cheveux crépus sont pour les autres des signes rédhibitoires lors des castings. Elle arrête définitivement cette pratique artistique pour se tourner vers un médium qui implique sa personne et pas un collectif. Elle dessine au quotidien, noircit carnet sur carnet, en arpentant les rues et les parcs, telle une nomade urbaine du croquis.

M'barka réalise en 2009 une énorme fresque, véritable coup d'éclat de l'intime, qui laisse des marques. Se ressaisissant, elle décide de mettre à distance l'histoire de l'intimité et de repartir de la forme, de la matière. « *Plus c'est simple, plus c'est fort pour moi* » : se garder de prétendre pompeusement à l'expertise, se poser, simplement, en questionneuse du monde contemporain et de ses réalités. Donner du sens au présent pour ne pas devenir fou soi-même, et, par-dessus tout :

« Ne pas se prendre au sérieux, surtout ne pas se prendre au sérieux ! »

NOW I'M WHITE

Si *Now I'm White* trouve son origine dans une colère passée, la vidéo qui en résulte n'est pas une expression de colère. Comme le dit l'artiste elle-même : « *on ne peut pas travailler avec la colère* ». Cette colère originelle, l'artiste plasticienne l'extrait de son individualité puis l'aborde comme une matière à travailler, matière à laquelle il faut donner forme. Huit années de travail plastique et de recherches - historiques, sociologiques, anthropologiques, politiques et psychanalytiques - pour permettre de marquer cette volonté *d'aller au-delà* : au-delà de la colère, ne pas s'enfermer dans un espace trop lyrique, dépasser l'émotion et laisser l'air entrer pour pouvoir façonner toute cette matière accumulée.

Impliquer le corps, le mettre au centre d'une réflexion artistique et plastique, corps qui signifie aussi (et surtout) une histoire en tant qu'expérience : corps martyrisé, dépigmenté, *masqué*. Outil de travail qui performe, au-delà de l'individu, de son intimité : il questionne le collectif pour aller vers chacun. Sortir de la colère, sortir de la passion, sortir de l'incontrôlable chaos, pour construire, pour modeler.

Un résultat, une étape, une sorte d'état des lieux d'un présent : *Maintenant, je suis blanche*. Trois formes féminines enchaînent des mouvements, sorte de chorégraphie saccadée qui, progressivement, les fait changer de couleur. Tout s'entrechoque : danses traditionnelles africaines, culture des masques, impératif occidental de se fondre dans la masse (blanche) de l'indifférence généralisée.

Le rire aussi, face à ces trois femmes qui, une fois devenues blanches, restent statiques, indécises, dans une incongruité gauche, finalement peu satisfaites d'un résultat qui n'en est pas un. Le regard caméra final semble dire : « *Now that I'm White ? : et maintenant ? Et après ?* ». L'image tend vers le grotesque, ces femmes ne sont pas parfaitement fondues dans le fond blanc, l'énorme masse de cheveux, bien que recouverte avec application, ne perd rien de son volume caractéristique. Une fois devenues blanches, ces figures féminines réalisent de concert l'ampleur de leur erreur : elle n'ont fait que s'ajouter un masque, un surplus artificiel, une couche d'identité, mal décalquée.

NOW I'M WHITE - SUITE

Au-delà du rire, un constat, bien réel et glaçant : des milliers, des millions de femmes se blanchissent la peau, mettant en danger leur santé, dans l'espoir toujours déjà déçu d'enfin devenir blanche. Les produits cosmétiques, au marketing et packaging soignés, exubérants, exagérant les capacités "miracles" de leurs produits, sont légions ; offre et demande se rencontrent, se complètent. Or, loin de la cure de Jouvence, éternelle, l'artifice s'estompe rapidement ; alors commence l'escalade, ou plutôt, la descente : toujours plus de cosmétiques, toujours plus puissants, toujours plus nocifs, allant toujours plus profondément dans la peau pour éradiquer la source du malheur : la couleur.

Elles deviennent Diane de Poitiers moderne, buvant chaque matin l'or liquide pour conserver sa jeunesse, se tuant lentement. L'or se transforme, devient hydroquinone, molécule bloquant la production de mélanine, détruisant la peau. La réalité, le constat de *Now I'm White* est celui-ci : tous les jours, des femmes s'éclaircissent la peau pour espérer devenir blanches. Diane de Poitiers était persuadée de l'efficacité de l'or liquide ; elles sont persuadées que d'un changement de couleur de peau, d'autres changements adviendront, sociaux, sociétaux.

Pour autant, aucune volonté de blâmer, de juger et condamner, « *ni message, ni drapeau* », martèle M'barka. Il s'agit plutôt de questionner un état des lieux, une histoire sur l'identité, ses dérives.

Now I'm White, en constatant l'artificialité et l'éphémère de la blancheur, s'inscrit en images dans les mots de *Peau noire, Masques Blancs*, de Frantz Fanon : « *Je n'arrive point armé de vérités décisives. Ma conscience n'est pas traversée de fulgurances essentielles. Cependant, en toute sérénité, je pense qu'il serait bon que certaines choses soient dites. Ces choses, je vais les dire, non les crier. Car depuis longtemps, le cri est sorti de ma vie.* »

DESSINS

Dans la continuité de *Now I'm White*, l'artiste propose une série de dessins : *Déclinaisons Now I'm White*. La fresque s'allonge, raconte une histoire. Une terrasse de troquet ; des blancs et des noirs. Qui sont lesquels ? Difficile à dire : les silhouettes confondent les couleurs, une silhouette de femme étant d'abord l'un, puis l'autre. Les identités se fondent et se confondent dans une histoire mixte. Puis on remarque un petit personnage, repris à Jérôme Bosch, qui grimpe une échelle, à moitié nu, une flèche dans le fondement. Répété régulièrement le petit personnage grimpe, inlassablement, vers un ailleurs, un au-delà de cette dichotomie redondante et absconse : noir ; blanc ; blanc ; noir. La nature, elle, ne s'encombre pas d'une telle aporie : montrant fièrement ses couleurs, elle observe d'un œil circonspect la comédie humaine de la différence qui, progressivement, efface le noir, pour ne plus laisser que les silhouettes. Et le petit bonhomme bleu à son échelle, qui grimpe, qui grimpe.

Dans d'autres dessins, les formes s'amassent et s'amoncellent, à la fois lourdes et légères. Elles s'agglutinent jusqu'à défier les lois de la physique. Comme en suspens, en équilibre, on retient son souffle en attendant la chute qui n'arrive jamais. Car la stabilité, même incertaine, est bien là. L'équilibre est précaire, sans doute éphémère ; image miroir de la situation illusoire de *Now I'm White* : l'assimilation semble d'abord fonctionner, se peindre en blanc ne peut que fonctionner.

La ligne oblique vient donner un appui à l'amas ; ou s'appuie sur celui-ci, c'est selon. Les forces s'opposent, aimants tremblants : attraction, répulsion. Les flashes des couleurs pops attrapent le regard et contrastent les nuances de gris, soulignent les courbes des formes. L'aspect dégoulinant des monceaux laisse place à celui des couleurs : les lignes droites et franches, structurantes, semblent fondre : la peinture blanche s'efface sous la pluie.

Dans un autre encore, les formes noires et blanches se superposent et invitent à un jeu de transparence ; rond blanc sur carré noir, rond blanc sur fond blanc. La transformation s'opère. Le minéral mute. Les formes s'affirment, gagnent en légèreté. Jusqu'à devenir humanoïdes. Est-ce un Buddha en prière ? Ou Sans-Visage du *Voyage de Chihiro* ? La référence au Sans-Visage n'est peut-être pas si anecdotique : cet être monstrueux qui ne connaît pas son identité, qui porte un masque, et qui cherche l'amour des autres en leur offrant de l'or. En leur offrant ce qu'ils désirent, il pense obtenir leur amour en retour. Or, son besoin d'amour n'est pas satisfait : les autres le rejettent, et le monstre advient, prend forme, dévorant tout sur son passage. Avant qu'une enfant refuse son argent. Et l'accepte, tel qu'il est. Pour ce qu'il est. Loin de la facilité, loin de la peur, Chihiro embrasse la différence du Sans-Visage, qui redevient un être fantomatique, inoffensif.

Les *Déclinaisons de Now I'm White* sont des invitations : des invitations à aller au-delà du Sans-Visage, à ne pas devenir tel. Ôter son masque. Ce masque *blanc*.

POÈME BLANC

Poème Blanc est plus qu'un poème, il a été pensé pour *Now I'm white* et a évolué avec le projet de cette vidéo performance. S'il peut être présenté comme une déclinaison de ce projet, ce poème n'en est pas un accompagnement, ni un bruit de fond : *Poème Blanc* est bien plutôt une installation sonore, dessin musical donnant une nouvelle dimension à *Now I'm white*. Chuchoté bien plus que déclamé, susurré à l'oreille du regardeur, tel un secret.

« *Impatience blanche* » : elle piétine dans ce blanc lancinant qui occupe l'espace et l'esprit. Volonté d'aller de l'avant, d'aller au-delà, ne pas être spectatrice du blanc, mais en être l'actrice : enfin *entrer dans le monde blanc*. Ce monde blanc qu'elle regarde, qu'elle foule, qu'elle dessine. « Elle entre dans le monde blanc » : celle qui se peint en blanc, enfin rentre dans le nouveau monde, celui du bon côté, acceptable, *assimilant*. Sa chair ne va faire qu'une avec la chair du monde, après tout, malgré tout, corps chair et monde vont s'unir autour d'un blanc structurant.

« *Elle attend dans un azur blanc* » : avec l'arrivée dans ce monde, le masque de l'assimilation tombe : c'est l'aliénation. La tension, lancinante, autant que la répétition frénétique de l'adjectif, ce *blanc* qui devient personne, écrasant le nominatif. C'est le blanc qui domine, il domine le poème, les autres couleurs, les esprits, les gens. La tension devient alors une tension vers un ailleurs, un au-delà du blanc, au-delà de l'aliénation. Une sortie du blanc mais pas du monde, avec lequel elle veut continuer à faire corps, mais différemment.

Alors, faute de mieux, « *Elle attend dans un azur Blanc* ».